

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

4
1885-1889

150911

QUATRIÈME ANNÉE

ANNALES
DE
BRETAGNE

PUBLIÉES PAR LA
FACULTÉ DES LETTRES DE RENNES

Paraissant tous les trois mois

TOME IV

N° 1 — Novembre 1888



EN VENTE
A LA FACULTÉ DES LETTRES
ET CHEZ
MM. PLIHON & HERVÉ, libraires, rue Motte-Fablet
RENNES

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

A. PUECH

LES MABINOZION

ET

LA LÉGENDE GALLOISE

Les Mabinogion, traduits par J. Loth. — Paris, Thorin, 1889

Les traditions galloises sont d'une très grande importance à la fois pour l'histoire des races celtiques et pour l'étude des littératures du moyen âge. M. Loth le sait depuis longtemps; et déjà dans son livre sur l'*Émigration bretonne en Armorique*, il avait consacré un chapitre (1) à exposer les mœurs et les institutions des *Cymry*; c'est d'après elles surtout qu'il essayait de reconstruire l'état social importé dans la presqu'île armoricaine par les émigrants insulaires. Il publie aujourd'hui l'un des monuments les plus intéressants de la langue et de la littérature galloises : l'ensemble des récits en prose contenus dans le livre rouge d'Hergest, et connus sous le nom de *Mabinogion* (2).

La tâche entreprise par M. Loth était très utile et aussi très délicate. On peut dire que les *Mabinogion* n'étaient pas encore à la portée du public français. En vain objecterait-on que M. de la Villemarqué en a traduit jadis trois, non les plus difficiles

(1) Chap. III, principalement, § 2. État des personnes et des terres chez les Bretons insulaires.

(2) La traduction de M. Loth forme les volumes 3 et 4 du Cours de Littérature celtique publié par M. d'Arbois de Jubainville. Le volume 3 (tome I de M. Loth) vient de paraître; le quatrième est sous presse.

d'ailleurs ni les plus originaux : M. de la Villemarqué s'était servi plutôt de la traduction anglaise de lady Guest que du texte gallois (1). D'autre part, cette traduction de lady Guest, « œuvre remarquable, » dit M. Loth, qui lui rend pleine justice, ne pouvait cependant passer pour définitive. D'abord des scrupules fort naturels avaient réduit l'auteur (2) à supprimer ou à paraphraser certains passages de ces récits, parfois assez fertiles en incongruités. Ensuite et surtout une édition d'importance capitale, celle de MM. Rhys et Évans (3), avait paru depuis. Mais cette édition elle-même n'était que l'exacte reproduction du livre rouge. MM. Rhys et Évans avaient voulu donner une édition diplomatique, non une édition critique. Celle-ci, M. Loth l'a faite pour son propre usage, autant que le lui (4) permettaient les ressources dont il disposait; sa traduction a donc plus que la valeur d'une traduction, et elle emprunte beaucoup de prix aux notes, d'une savante concision, dont elle est suivie. C'est chose connue aujourd'hui en Bretagne que M. Loth apporte dans ses recherches l'érudition la plus solide, et une rare rigueur de méthode; je suis donc persuadé, tout ignorant du gallois que je suis, qu'il n'aura pas soumis à une révision approfondie le texte des *Mabinogion* sans lui faire faire un réel progrès. Quant à la traduction elle-même, il est aisé de sentir qu'elle serre le texte d'aussi près que possible, et cette exactitude ne lui enlève rien de sa clarté ou de son élégance.

Les récits qu'a traduits M. Loth sont extrêmement curieux; le lecteur français y trouvera certainement une forte originalité, une saveur de haut goût. A vrai dire, ils ne sont pas plus des chefs-d'œuvre littéraires que nos poèmes ou nos romans du même temps. Comme nos aïeux, les vieux Cymry n'ont pas connu l'art véritable, la perfection de la forme, simple et savante à la fois;

(1) Cf. Loth, introduction, p. 17.

(2) Lady Guest dédiait sa traduction à ses deux enfants.

(3) M. Loth l'a annoncée dans les *Annales de Bretagne*; 1^{er} janvier 1888, p. 283.

(4) M. Loth expose sa méthode, pp. 4 et 5 de l'introduction.

et il faut toujours, lorsqu'on étudie le moyen âge, se résigner à cette infériorité. Le pays de Galles a produit une floraison de légendes extraordinairement riche et brillante : les Gallois n'en ont pas tiré un beau poème ou un beau roman, qui fût, dans la force du terme, une œuvre d'art. Un de leurs récits (1) raconte que Math, fils de Mathonwy, l'un des trois (2) grands magiciens de Bretagne, prit un jour trois fleurs, celle du chêne, celle du genêt, et la reine des prés, et qu'il en forma Blodeuwedd, la plus belle des femmes. Hélas ! la légende ment ! Le chêne, le genêt et la reine des prés ont fleuri, et c'est déjà beaucoup. Mais Blodeuwedd, l'idéale beauté, la fille merveilleuse des trois fleurs, Math, fils de Mathonwy, n'a pas su trouver le charme qui pouvait l'appeler à la vie.

Ce n'est pas d'ailleurs que les *Mabinogion* soient tout bonnement des récits populaires. On les a pris parfois pour des contes d'enfants, écrits sous la dictée d'un homme du peuple, et l'on aimait alors à parler de leur naïveté. M. Loth montre fort bien qu'il n'y a rien de moins naïf, et que nous sommes au contraire en présence d'œuvres de lettrés. Il fait comprendre très clairement (3) les véritables caractères de cette langue et de ce style, et remarque justement, après M. Rhys, que le titre même est déjà fort significatif à lui seul. *Mabinogi* (pluriel *Mabinogion*) est dérivé de *Mabinog*, qui a le sens d'apprenti littérateur, candidat au grade de barde. Il me semble qu'à ces deux arguments on en pourrait ajouter un troisième. Il y a évidemment, dans ces récits au milieu de légendes très anciennes, quelques historiettes d'origine tout artificielle, ou tout au moins visiblement interprétées à l'aide de ces arguties puériles,

(1) *Mabinogi* de Math, fils de Mathonwy, p. 142.

(2) Une chose qui caractérise bien l'esprit pédantesque qui devint vite celui des lettrés gallois, c'est qu'ils en arrivèrent à grouper par séries de trois tous les événements et tous les personnages de leurs légendes. Il y a ainsi trois grands magiciens, dont Math, etc... M. Loth donne sur les Triades les renseignements les plus essentiels, p. 23 de l'introduction ; elles doivent former, traduites avec commentaire, l'appendice du deuxième volume.

(3) Pp. 6-7.

familiales aux grammairiens de toutes les époques sans critique. Je pense à certaines explications de proverbes, à certaines étymologies : ainsi dans Pwyll (1), prince de Dyvet, le jeu du Blaireau dans le sac, dans Kulhwch, l'étymologie (2) du nom du héros (3), etc... Ce sont là, je le répète, jeux d'esprit auxquels on se plaît en des temps de demi-science. Les grammairiens latins n'agissaient pas autrement, quand pour expliquer le sens d'un nom de lieu, *Argiletum*, ils risquaient le conte que Virgile fait raconter à Énée par le vieil Évandré (4). Le Cymro du moyen âge était étrangement subtil et ingénieux ; sa poésie était alambiquée, raffinée, pleine d'artifices ; on ne doit rien attendre de simple du peuple qu'ont enchanté les mystères de la Cynghanedd (5) et qui n'a rien pris au-dessus d'un englyn adroitement agencé. Les *Mabinogion* ne sont donc nullement naïfs, et rien n'est plus intéressant que de voir comment une critique plus sévère nous ramène peu à peu à apprécier plus exactement la plupart des œuvres, où, au commencement du siècle, un certain mysticisme admirait si volontiers les productions spontanées de l'imagination populaire. Tout le monde est à peu près d'accord maintenant qu'on avait un peu oublié l'art en tout cela et que le temps est venu de le rétablir dans ses droits.

Ce qui est avant toute chose la marque propre des récits celtiques, ce qui fait à la fois le charme et le défaut des *Mabinogion*, c'est l'emploi, et l'abus du merveilleux. Contes « vains et plaisants, » comme disait jadis Jean Bodel (6). Les aventures extraordinaires où l'intervention constante de la magie est

(1) P. 48.

(2) P. 86.

(3) Il y a des exemples analogues dans Math, fils de Mathonwy.

(4) *Testaturque locum, et letum docet hospitibus Argi* (*Énéide*, VIII, 346).

(5) Les Gallois désignent ainsi leurs procédés d'allitération ; l'englyn est leur couplet favori. Les lecteurs des *Annales* n'ont certainement pas oublié les pages de M. Schuchardt sur ces procédés de la poésie galloise (*Annales de Bretagne*, juillet 1887, p. 635).

(6) « Li conte de Bretagne sont si vain et plaisant. »

l'unique ressort ont eu pour la rêveuse imagination celtique un attrait singulier. Ovide, le grand docteur ès sorcellerie, qui a conté tant et de si étranges histoires dont le moyen âge a raffolé, n'était vraiment qu'un bien petit garçon à côté d'un file irlandais ou d'un barde gallois. On est tenté parfois involontairement de redire le mot irrévérencieux de Chrétien de Troyes, qui vraisemblablement devait beaucoup aux conteurs cymriques, mais qui se permettait malgré cela de les juger avec sa fine bonhomie :

Gallois sont tous par nature
Plus fous que bêtes en pâture.

Mais cela n'enlève rien à l'intérêt d'une nature toute particulière que présentent nos romans. Il y en a quatre surtout qui ont une grande importance; ce sont les quatre premiers, les seuls qui portent dans le texte le nom de *Mabinogion*, donné par extension aux autres : Pwyll, prince de Dyvet, Manawyddan, fils de Llyr, Branwen, fille de Llyr, et Math, fils de Mathonwy. Il faut y ajouter Kulhwch et Olwen, que je recommande à tous ceux qui sont curieux de connaître dans son ensemble le personnel de la tradition celtique (1). Nous avons là une série de légendes, plus ou moins modifiées, qui, en dernière analyse, remontent très haut. La rédaction des *Mabinogion*, tels que nous les possédons, n'est pas antérieure à la fin du XII^e siècle (2). Mais les légendes qui les composent ont certainement une antiquité bien plus respectable. Plusieurs nous conduisent, de l'avis de M. Loth, jusqu'au

(1) M. Loth l'avait choisi pour offrir un échantillon de ces récits aux lecteurs de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, parce qu'on peut, dit-il, « le considérer comme une sorte de revue du monde mythologique et légendaire des Bretons. » Plusieurs pages en effet ne sont autre chose qu'une liste de guerriers célèbres; c'est le vieux lieu commun de toutes les épopées, le dénombrement.

(2) M. Loth établit cette date dans une savante discussion, p. 17. C'est assurément, en tout cas, la limite la plus basse à laquelle on puisse descendre. Encore y a-t-il des interpolations postérieures. Kulhwch et Olwen a certainement subi des remaniements. Le manuscrit, le livre rouge d'Hergest, n'est que du XIV^e siècle.

plus lointain passé de l'histoire des Celtes, « à la période même de l'unité des Gaëls et des Bretons. » Elles sont en effet très caractéristiques ; ce merveilleux bizarre et sauvage provient souvent d'une ancienne mythologie qui a eu sa grandeur. Nous nous trouvons souvent en plein paganisme celtique. Tel de nos conteurs a même été parfois embarrassé pour concilier ces traditions toutes païennes avec l'esprit chrétien ; parfois aussi il y a réussi d'une manière bien ingénieuse. M. Loth en cite un exemple tout à fait frappant ; c'est, dans Kulhwch et Olwen, un démon d'une espèce très particulière, Gwynn ab Nudd : « Dieu a mis en lui la force des démons d'Annwynn pour les empêcher de détruire les gens de ce monde. » Ce Gwynn ab Nudd (1) est tout simplement un ancien dieu celtique. Le christianisme en a fait un démon ; mais le peuple l'aimait, et il a fallu user d'indulgence, en sorte que, par un singulier compromis, il est devenu moins un démon qu'un garde-chiourme de l'enfer.

Le chef-d'œuvre, c'est assurément le Mabinogi de Math, fils de Mathonwy. Quel bizarre personnage que ce vieux roi de Gwynned, une sorte de David gallois à qui ses deux neveux, Gilvaethwy et Gwyddion, enlèvent celle qui tenait, pour ainsi dire, auprès de lui, la place de la Sunamite Abisag (2) ! Math est un redoutable sorcier, et il tire de ses neveux un châtiment exemplaire, en leur imposant trois métamorphoses successives. Sa magie lui fournit aussi de bien curieux procédés pour mettre à l'épreuve la vertu des femmes. Dans la seconde partie du récit, il ne joue plus qu'un rôle secondaire ; c'est Gwyddion qui devient le protagoniste. Lui aussi, naturellement, est magicien, et il a des artifices fort ingénieux pour conjurer le triple mauvais sort que sa sœur Aranrot a jeté sur l'enfant qu'elle se refuse à reconnaître.

(1) Cf. Loth, p. 12 et note 2 de la page 252, la jolie légende de Saint-Collen.

(2) Les rois de Galles avaient une étrange coutume : dans les anciennes lois figure un officier bien extraordinaire, c'est le Troediawc ou porte-pied, qui, quand le roi est à table, lui tient les pieds dans son giron (Cf. Loth, p. 119, note 1). C'est là l'office que la jeune Goewin remplit auprès de Math.

Enfin le roman de ce fils, Llew Llaw Gyffes et de sa femme Blodeuwedd, qui le trahit et le fait assassiner par un rival, est attachant, tout entremêlé qu'il est d'imaginaires assez extravagantes. Mais comme ces mœurs barbares nous entraînent loin de ces chevaleresques romans de la Table Ronde qui, grâce aux auteurs français, ont fini par représenter seuls pour la postérité, les souvenirs de la légende galloise ! Pwyll, prince de Dyvet, est avec Math celui de ces récits dont l'intérêt apparaît le mieux à la simple lecture. Manawyddan, Branwen et Kulhwch ont conservé des souvenirs légendaires plus précieux ; mais on n'en pourrait donner une idée en quelques mots ; il faut les voir en entier et avec le secours du commentaire.

Je ne dirai pas grand'chose du songe de Maxen Wledic ni du songe de Rhonabwy. Le personnage de Maxen (1), formé à la fois d'éléments légendaires et d'éléments historiques de provenance diverse, est curieux. Dans Rhonabwy, le conteur se sert d'un procédé habile pour faire défiler sous nos yeux les principaux héros de la cour d'Arthur. Mais ces deux morceaux ne nous présentent plus ces débris de la mythologie primitive, ces traits de mœurs antiques et barbares qui font la valeur essentielle des quatre *Mabinogion* proprement dits, ainsi que de Kulhwch et Olwen. Ils n'ont guère que le mérite d'une fort bonne facture. Ils nous acheminent vers un second groupe de récits, qui formeront le second volume de la traduction de M. Loth, et dépendent du cycle de la Table Ronde : Owein et Lunet, Gereint et Enide, Peredur ab Ewrawc.

Les quatre *Mabinogion* de Pwyll, de Manawyddan, de Branwen et de Math ne présentent en effet — et c'est une des choses qui les rendent remarquables — aucune mention d'Arthur et des héros qui font son cortège ordinaire. Arthur apparaît dans Kulhwch, mais sa légende y est mêlée à d'autres légendes de même nature que celle des quatre *Mabinogion*. Nous avons vu

(1) Loth, p. 155, note 1.

qu'il est aussi le véritable héros du songe de Rhonabwy. Mais Owein et Lunet, Gereint et Enide, Peredur ab Ewrawc, sont tout autre chose : ce sont de véritables romans de la Table Ronde. Ce sont trois des sujets qui ont amusé la fantaisie de Chrétien de Troyes, et dont il a fait la vogue en écrivant ses trois fameux romans : Erec et Enide, Yvain, Perceval le Gallois. Et ce qui est très important, c'est que les trois récits gallois ne nous présentent nullement une rédaction nationale des trois légendes, antérieure aux rédactions françaises. Ils sont au contraire visiblement pénétrés partout de l'esprit de la civilisation française. La parenté est frappante par exemple et tout à fait étroite entre de longues parties d'Owein et Lunet et les parties correspondantes de l'Yvain de Chrétien. Les véritables originaux sont-ils donc les poèmes de Chrétien, comme le pense le savant professeur de Bonn qui s'occupe d'en donner une édition excellente (1), M. Wendelin Fœrster? Ce n'est pas l'avis de M. Loth, ni celui du plus compétent des juges, M. Gaston Paris. Tous les deux croient que Chrétien et les conteurs gallois ont eu des modèles communs, et c'est de la littérature anglo-normande qu'ils les font procéder au même titre. Il y aurait eu des Gallois aux Normands, puis des Normands aux Français et de nouveau aux Gallois, une filiation assez compliquée. Le fond même des récits serait toujours d'origine celtique, que l'on attribue à Chrétien de Troyes ou à des écrivains anglo-normands aujourd'hui inconnus le mérite de leur avoir donné pour la première fois la forme régulière d'une composition savante.

Ainsi se pose devant nous, à propos du second volume de M. Loth, cette redoutable question de l'origine du cycle d'Arthur et de la Table Ronde. Elle était fort loin encore d'être résolue quand M. Paulin Paris publiait ses remarquables études, toujours

(1) *Christian von Troyes sämtliche Werke. Halle.* 2 volumes parus. Le second contient Yvain. Voir pour les rapprochements entre Yvain et Owein, la préface de M. Fœrster, p. 75.

si précieuses à consulter (1). On ne peut dire qu'elle soit parfaitement éclaircie en tous ses détails à l'heure actuelle. Cependant, en même temps que M. Loth mettait la dernière main à sa traduction, le maître de tous les romanistes, M. Gaston Paris, publiait un travail considérable, où il l'examine et la serre de plus près qu'on n'avait fait avant lui. M. G. Paris, qui est un des principaux continuateurs de l'histoire littéraire, savait depuis longtemps qu'il y avait beaucoup à ajouter et à retoucher dans les notices que ses devanciers ont consacrées aux romans de la Table Ronde. Il n'a donc pas hésité à faire quelque peu violence à la chronologie, et on lui sera reconnaissant d'avoir consacré le premier tiers du XXX^e volume (2) de l'histoire littéraire, qui traite du XIV^e siècle, à des productions passablement antérieures. Il a placé avant ses notices une introduction générale, où il nous fait connaître à quelles conclusions l'ont conduit ses recherches sur « la matière de Bretagne. » Je voudrais donner en quelques mots une idée de la thèse soutenue par M. Gaston Paris.

C'est, pense-t-il (3), en Angleterre, non en Armorique, que se formèrent les traditions dont la matière de Bretagne s'est composée; celles qu'a recueillies au IX^e siècle l'auteur de l'*Historia Britonum*, celles qu'a développées dans la seconde moitié du XII^e Gaufrei de Monmouth. Mais c'est aux clercs surtout que le clerc Gaufrei a fait connaître la légende arthurienne. Comment a-t-elle pénétré dans la société chevaleresque? Il semble que ce fut sous une double forme, celle du lai et celle du conte. Les musiciens gallois ou bretons allaient, dans les cours de l'Angleterre normande, dans celles de la France du nord, apportant avec eux ces lais bretons pour lesquels on se prit si vite d'engouement, et à l'imitation desquels

(1) 1868-1877.

(2) Paru en 1887.

(3) M. G. Paris laisse entièrement de côté nos romans en prose, qui soulèvent, à son avis, trop de difficultés encore insolubles, et ne s'occupe que des poèmes.

furent composés nos lais français dont les plus connus sont les douze que nous devons à Marie de France (1). En même temps que les musiciens chantaient leurs chants, les conteurs, les fableurs, très nombreux, s'il faut en croire, entre autres témoignages, le témoignage curieux de Wace, et aussi très inventifs, récitaient au même public leurs histoires, les variant et les enjolivant sans cesse (2). On nous parle assez souvent de ces conteurs gallois (3). Thomas, l'auteur de *Tristan*, nous en nomme même un, Bréri ou Bléri, le fameux Bléri comme l'appelle Giraud de Barri qui le mentionne aussi et nous le donne pour un de ses prédécesseurs immédiats (4). Ainsi, par les conteurs et les musiciens, fut fourni aux poètes de langue française le fond de traditions qu'ils mirent en œuvre. Les poètes anglo-normands furent les premiers à le recueillir, selon M. G. Paris. Chrétien de Troyes en assura la vogue en France, et, depuis son premier roman, le *Tristan* que nous n'avons plus, et qui dut être écrit vers 1150, jusque vers 1250, pendant un siècle environ, la matière de Bretagne fut de toute la plus aimée.

Telles sont les principales conclusions de M. Gaston Paris, et, à son avis, « bien que toutes ne soient pas acquises à la science avec une égale certitude, on peut les regarder, dans leur ensemble, comme à peu près assurées. » Comme il n'a pas coutume de rien avancer à la légère, il faut tenir grand compte d'une déclaration aussi formelle. Il s'est trouvé néanmoins un

(1) M. G. Paris donne, p. 8, la liste des lais que nous connaissons encore.

(2) Tant ont li conteor conté
Et li fableor tant fablé
Por lor contes embeleter
Que tout ont fait fable sembler.

Wace, *Brut*, 10040 et sqq.

(3) Voir p. 8, les divers témoignages que M. Paris ajoute à celui de Wace, et surtout p. 12 celui de Gaucher de Dourdan.

(4) *Famosus ille Bl dhericus fabulator qui tempora nostro paulo prævenit*, dans G. Paris, *ibid.* — Est-il un des conteurs qui on pris part à la rédaction des *Mabinogion*? se demande M. Loth, p. 21.

savant fort distingué qui ne s'est pas tenu pour satisfait. C'est l'éditeur de Chrétien de Troyes, dont j'ai parlé déjà, M. Wendelin Fœrster. Il a donné son opinion dans la préface de son édition d'Yvain, et cette opinion est tout à fait originale. Dans les termes très nets où elle a été exposée, elle était condamnée à rencontrer plus d'une vive réfutation ou d'une fin de non-recevoir dédaigneuse. M. Loth ne pense pas qu'elle puisse jamais prévaloir contre la thèse de M. Gaston Paris, et il compte, pour en faire tout à fait justice, sur les découvertes inattendues (1) que semblent promettre les textes gallois encore inédits. Elle me semble, à moi aussi, très hasardée; certainement excessive en sa forme actuelle. Je demande cependant qu'on me permette de l'indiquer brièvement, parce que, toute contestable qu'est l'idée générale de M. Fœrster, la préface où il l'a défendue m'a paru intéressante, et sans doute elle renferme quelques vérités de détail qu'il ne faut pas entièrement dédaigner.

M. Fœrster réduit la légende celtique à la portion congrue; il fait au contraire la part fort belle à Chrétien de Troyes qui fut à ses yeux plus qu'un imitateur et un arrangeur adroit; qu'il regarde comme un esprit original et inventif, tirant le plus souvent de lui-même ce qu'on attribue d'ordinaire à ses modèles inconnus. Yvain, par exemple, n'est nullement une légende celtique. Au fond, qu'est-ce que cette histoire? Celle d'une veuve explorée qui en vient à se consoler avec le meurtrier de son époux. Qui n'a retrouvé là, avec une légère variante, un de ces contes bien connus, venus de l'Orient, le fameux conte de la matrone d'Éphèse? Chrétien n'avait pas besoin de l'aller chercher chez les Gallois. Mais ses héros sont assurément celtiques, et la scène est en pays celtique aussi, dans la forêt de Brocéliande. Qu'importe? Tout cela n'a rien à faire avec le fond du récit, avec la vieille fable milésienne. C'est ornement extérieur, pur

(1) M. Loth fait remarquer aussi, et c'est en effet une chose importante, que les noms, dans les trois romans en question, sont de forme galloise.

placage. Chrétien, habile à suivre et même à rechercher l'actualité, a donné à ses héros le costume breton, voilà tout (1). — En cela, on touche, je pense, partout du doigt l'exagération. — Si Chrétien doit en somme fort peu de chose aux traditions galloises, il ne dépend pas davantage d'un original anglo-normand. La ressemblance étroite de son œuvre avec l'Owein gallois obligerait alors à ne voir en lui qu'un copiste servile, et il fut mieux que cela. — Il est certain qu'en ce qui concerne le rôle des Anglo-Normands, le système de M. Paris fait appel à l'hypothèse, mais cette hypothèse est très vraisemblable. N'oublions pas, en effet, que M. G. Paris considère comme impossible de voir dans l'Yvain de Chrétien l'original du roman gallois, et que M. Loth est résolument du même avis. La publication du deuxième volume de la traduction de M. Loth nous permettra de juger par nous-mêmes; mais nous avons ainsi en attendant deux autorités très sûres auxquelles il n'est sans doute pas téméraire de s'en remettre.

Ce qui reste certain, quelle que soit au juste l'importance des traditions celtiques originales, c'est que nos poètes français, et déjà peut-être avant eux les poètes anglo-normands, en modifièrent profondément la nature. Les romans de la Table Ronde sont « l'expression la plus complète de la société courtoise du temps de Louis VII, de Philippe II et de saint Louis (2). » Partout un double esprit les anime : la courtoisie chevaleresque la plus raffinée et l'exaltation conventionnelle de la femme. Or, il ne semble pas que viennent des Celtes ces deux traits essentiels qui devinrent, grâce à nos poètes, la marque caractéristique du cycle arthurien. Il n'y a qu'à lire, pour s'en convaincre, les quatre premiers *Mabinogion* (3). Comme cette mythologie bi-

(1) P. 22.

(2) G. Paris, p. 17.

(3) Il y a cependant, même dans ceux-là, des traces de courtoisie; surtout par exemple dans Pwyll « le moins original des quatre, » dit d'ailleurs M. Loth. Mais il faut se souvenir que leur rédaction est d'époque assez récente.

zarre, comme ces mœurs rudes et féroces diffèrent du monde enchanté et poli de Chrétien de Troyes ! Là est la véritable importance de ces quatre contes ; et c'est la différence si frappante qui les sépare des trois récits imités ou traduits de l'anglo-normand ou du français, qui permet à M. Fœrster de dire avec quelque vraisemblance : « Les romans de la Table Ronde, si l'on considère l'inspiration qui les anime, sont de pure création française. C'est l'esprit français en costume étranger, absolument comme la tragédie classique du XVII^e siècle (1). »

On voit maintenant, je pense, tout l'intérêt des questions que soulèvent les deux volumes de M. Loth. Le premier nous ramène aux sources mêmes de la légende celtique ; le second nous montre la matière de Bretagne transformée par l'esprit français. Il faut espérer que la traduction des *Mabinogion* sera suivie d'un travail d'ensemble sur la mythologie et la légende galloises. Le sujet semble difficile, mais les notes dont M. Loth a enrichi le texte montrent avec quelle compétence il pourra le traiter. Je relève dans l'introduction du tirage à part de Kulhwch et Olwen une phrase qui est une promesse : « Nous avons feuilleté la partie la plus considérable et la plus importante de la littérature galloise, réunissant peu à peu les matériaux d'une étude critique sur les sources et le développement de la légende bretonne. » L'appendice du second volume doit contenir les *Triades* accompagnées d'un commentaire ; mais cela ne satisfera pas toutes nos exigences. Nous attendons cette étude critique qui nous est annoncée. Quand M. Loth la publiera, il sait bien qu'il rendra le plus grand service, non pas seulement aux celtisants, mais à tous ceux qui s'intéressent au moyen âge et à sa littérature, où partout la matière de Bretagne a pénétré.

M. Gaston Paris, présentant la traduction des *Mabinogion* à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (2), a dit

(1) P. 31.

(2) Séance du 18 janvier 1889.

dernièrement tout le bien qu'il en pensait. Je suis heureux, en des matières qui ne font point l'objet de ses propres études, de pouvoir citer son témoignage. Je tiens seulement à ajouter, que c'est à la Faculté des lettres même, dans les cours de M. Loth, que cette traduction a été d'abord élaborée. Les jeunes Bretons qui s'intéressent au passé de leur pays et de leur race ne doivent pas ignorer qu'ils ont aujourd'hui un centre de ralliement naturel : la chaire de celtique de Rennes. J'ai tort malheureusement de dire la chaire, puisque la Faculté ne possède pas cette chaire, qui de tout temps lui eût été utile, qui lui est devenue nécessaire depuis que l'on s'est fait de l'enseignement supérieur une idée plus juste, et qu'on a entrepris de lui donner sa direction véritable et son extension légitime ; mais au moins elle a le maître, et c'est l'essentiel. Nous persistons cependant, en dépit des combinaisons avortées, à souhaiter qu'elle ait un jour la chaire, afin que M. Loth puisse consacrer à ses études favorites tout son temps et tous ses efforts.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME IV

N° 1 — Novembre 1888

| | Pages |
|--|-------|
| S. DE LA NICOLLIÈRE-TEUJEIRO. — Marine nantaise au XVI ^e siècle.. | 3 |
| HENRI CARRÉ. — Administration municipale de Rennes au temps de Henri IV..... | 29 |
| A. DUPUY. — L'administration municipale en Bretagne au XVIII ^e siècle..... | 66 |
| J. LOTH. — Chrestomathie bretonne (Armoricain, Gallois, Cornique) | 103 |
| J. LOTH. — Chansons de l'époque de la Révolution..... | 162 |
| JULIEN DUCHESNE. — Recherches et notices sur les Députés de Bretagne aux États-Généraux et à l'Assemblée constituante de 1789..... | 166 |
| COMPTES RENDUS. — Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par René Kerviler. — Études historiques bretonnes, par Arthur de la Borderie. — Des appropriations ou appropriances dans le droit coutumier breton, par Urbain Couchouren. — Loc-Maria-Kaër, par F.-G.-K.-R. de Broguérec..... | 202 |
| Chronique de la Faculté, à la fin du fascicule. | |

N° 2 — Janvier 1889

| | |
|---|-----|
| COMTE D'AVENEL. — René Le Pays..... | 209 |
| A. DUPUY. — L'administration municipale en Bretagne au XVIII ^e siècle..... | 234 |
| ARTHUR DE LA BORDERIE. — Le Cartulaire de Landevenec..... | 295 |
| A. DUPUY. — L'enseignement supérieur en Bretagne avant et après la Révolution..... | 365 |
| Chronique de la Faculté, à la fin du fascicule. | |

N° 3 — Avril 1889

| | Pages |
|--|-------|
| E. LE GAL. — Dafydd ab Gwilym..... | 387 |
| LÉON MAITRE. — De l'emplacement du port de Corbilon et des origines de Saint-Nazaire..... | 420 |
| A. PUECH. — Les Mabinogion et la légende galloise..... | 452 |
| A DUPUY. — La collégiale de Notre-Dame de la Fosse à Guéméné-Guingamp | 466 |
| J. LOTH. — Chrestomathie bretonne (Armoricain, Gallois, Cornique) | 483 |
| L. ROBERT. — De Kéranflech, philosophe breton du XVIII ^e siècle | 520 |
| COMPTES RENDUS. — René Le Pays, par J. d'Avenel. — Les deux La Mennais, fragments inédits par le vicomte Arthur du Bois de la Villerabel. — Chansons et danses des Bretons, par N. Quellien. — Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par René Kerviler. — Iconographie bretonne ou liste de portraits, dessinés, gravés ou lithographiés, par le marquis de Granges de Surgères..... | 540 |
| Chronique de la Faculté, à la fin du fascicule. | |

N° 4 — Juillet 1889

| | |
|--|-----|
| A. DUPUY. — L'administration municipale en Bretagne au XVIII ^e siècle..... | 553 |
| J. LOTH. — Chrestomathie bretonne (Armoricain, Gallois, Cornique) | 585 |
| J. LOTH. — Une cause de la popularité de saint Yves..... | 632 |
| J. LOTH. — Le mot <i>dolmen</i> | 634 |
| VICTOR BASCH. — Le Parnasse breton contemporain | 635 |
| ALEXANDRE NICOLAS. — M. Thomas-Henri Martin, ancien doyen de la Faculté des lettres de Rennes — sa vie — son œuvre | 646 |
| COMPTES RENDUS. — Iconographie bretonne ou liste de portraits, dessinés, gravés ou lithographiés, par le marquis de Granges de Surgères. — Étude sur l' <i>Iliade</i> d'Homère, par A. Bougot. — Observations sur la lettre de M. de Granges de Surgères, par Arthur de la Borderie..... | 669 |
| Chronique de la Faculté, à la fin du fascicule | |

